

# La NCT sous le signe de la comédie italienne

Avec "Arlequin, valet de deux maîtres" et "Impromptu chez Monsieur Pantalon", la Nouvelle compagnie théâtrale termine en grâce et en divertissement sa dernière saison à: théâtre du Gesù. L'an prochain, la compagnie installera ses pénates au Granada, re-baptisé Théâtre Denise Pelletier, situé dans l'est de la Métropole.

Les deux productions actuelles sont placées sous le signe de la commedia dell'arte. "L'Arlequin" vient de la plume du célèbre Carlo Goldoni tandis que "L'Impromptu" résulte de scénarios d'improvisation menés par le groupe La Rallonge. La première pièce tient l'affiche jusqu'au 20 mai et devrait connaître un vif succès. L'autre, moins bien construite mais non sans intérêt, est présentée aux élèves de secondaire I et II dans le cadre des "Opération-Théâtre" de la NCT.

"Arlequin, valet de deux maîtres": Comme elle l'avait réussi avec "Cyrano" en 1974, la NCT vient de mettre sur pied un spectacle éclatant avec son "Arlequin" de Carlo Goldoni, le dramaturge vénitien du dix-huitième siècle, auteur de quelque deux cent douze pièces. L'oeuvre, pétaute de verve, de gratuité et d'amusement, se situe quelque part entre la commedia dell'arte et la comédie conventionnelle de caractère. "Commedia dell'arte écrite" précise

Gilles Pelletier, le maître d'oeuvre de cette production à falbalas où beaux esprits et fines étouffes évoluent dans un marivaudage des plus heureux.

De la commedia dell'arte, le dramaturge a retenu les quatre personnages de Brighella, Arlequin, Pantalón et le Docteur. Tous les autres, nobles ou valets, s'en éloignent à des degrés divers. Certains, comme le couple Clarice-Silvio, s'inspirent sans nul doute du tandem Isabelle-Pierrot même si plusieurs traits de caractère les en font différer.

Aux quatre prototypes italiens, le metteur en scène Gilles Pelletier a choisi de faire épouser le jeu prévisible du genre. Ainsi Brighella (Georges Carrère) marche en sautillant; Arlequin (Jean Besré) va le nez en l'air, impertinent et sympathique, il multiplie les réverences; Pantalón (Yvan Canuel) traîne pieds, savates et bosse dorsale; le Docteur (Edgar Fruiter) conserve le port de tête altier à travers son charabia latin. Tous quatre, acteurs chevronnés s'il en est, sont remarquables. La souplesse de Georges Carrère n'a d'égal que la drôlerie d'Edgar Fruiter qui y va d'un faux-air d'opéra ou que l'enlure d'Yvan Canuel. Enfin, Jean Besré se révèle étonnant de verve et de finesse, il monopolise l'attention du spectateur par ses exécutions. En un mot, il séduit.

Si ces quatre personnages retiennent surtout l'attention, il ne faudrait pas négliger les autres pour autant. La distribution jouit d'un équilibre assez exceptionnel. Les deux couples d'amoureux cadrent tout à fait bien, tant Clarice-Silvio (Jo-Ann Quérel-Marcel Girard) que Béatrice-Florindo (François Gratton-Benoît Girard). On remarque également la Sméraldine de Josée Labossière, autre prototype de la commedia dell'arte.

Au deuxième acte, le garçon de Gilles Marsolais, avec sa voix aigrelette, son visage enfariné, ses hauts talons et son pourpoint noir, fait rire chaque fois qu'il ouvre la bouche. D'ailleurs toute la tranche médiane du spectacle donne lieu au divertissement pur où même l'action-prétexte disparaît pendant un long moment. Arlequin engage alors une discussion fort amusante avec Brighella sur le comment dresser la table, dialogue suivi du service enlevé de main de maître par le garçon et ses acolytes au toupet élevé. C'est le jeu dans toute sa splendeur, jeu que le jeune public reçoit avec toute la spontanéité de son âge, c'est-à-dire avec grand plaisir.

Le mordant de "Arlequin, valet de deux maîtres" est dû en bonne part à la mise en scène de Gilles Pelletier. Elle regorge de trucs ingénieux. Le fait de disposer des personnages figés en arrière-plan constitue un apport visuel indiscu-

table. Faire attendre les protagonistes au vu du public lorsqu'ils sont sur le point d'entrer en scène ne manque pas d'augmenter la dimension de jeu. Les chansons sont interprétées dans un sens comique, afin d'en tirer le maximum d'effets. La musique qui les accompagne me semble cependant convenir plus ou moins.

L'utilisation des masques n'est pas quantité négligeable non plus. A leur manière, ils accentuent l'aspect théâtral de la production comme le font à un niveau plus discret les maquillages prononcés et les perquages. Silvio par exemple, n'est-il pas coiffé à la Casanova de Fellini? Non seulement les masques mais encore tous les réglages des évolutions des comédiens cherchent à créer un jeu dans le jeu. L'acteur maintient le plus possible une complexité avec son public.

La fraîcheur et la légèreté du spectacle de la NCT tiennent aussi dans les décors et costumes de François Barbeau et Claude Pelletier. En dentelles et broderies colorées, les habits sont magnifiques. Quant aux multiples décors, ils sont peints sur des rideaux, ce qui permet avec célérité de modifier les lieux à

volonté. Le procédé, des plus efficaces, avait été utilisé par Buissonneau dans sa "Tour Eiffel qui tue" de l'année dernière.

"Impromptu chez Monsieur Pantalon": Parallèlement à son excellent "Arlequin", la Nouvelle compagnie offre aux élèves de Secondaire I et II, son "Opération-Théâtre" bi-annuelle. Pour la seconde fois cette saison, le soin en a été confié à une troupe d'improvisation constituée. On se souvient de l'intéressant "Pourquoi tu dis ça?" de La Marmaille au premier semestre. L'initiative est doublement riche car elle donne les moyens à des jeunes troupes professionnelles d'y aller d'expériences créatrices tout en permettant à la compagnie de rafraîchir ses programmes.

Écrit par Louise Lahaye et La Rallonge à la suite d'ateliers d'improvisation du groupe, "L'Impromptu chez Monsieur Pantalon" met en scène trois couples d'Arlequins et de Sméraldines. La construction est simple: trois visages, trois costumes, trois couleurs, trois déguisements, etc... À travers quiproquos, gambades et piroquettes, les trois duos de la comédie italienne, tous trois comédiens de la troupe de Monsieur Pan-

taloni del bisognosi, sans travail, en mal de succès ou d'amour, vivent gentiment dans une maisonnette sur roues, espèce de roulotte foraine, de char allégorique coloré signé Claude Goyette.

Les Arlequins-Sméraldines sont là pour nous amuser. Leurs costumes ont d'ailleurs été conçus, colorés et drôlés par Claire Dé, pour le divertissement. Les six acteurs, Yves Labbé, Ninon Lévesque, Lorraine Pinal, Louise Saint-Pierre, Daniel Simard et Guy Vauthier parviennent inégalement à divertir. Ils font montre de beaucoup de souplesse mais leur canevas malgré quelques efforts de signification, véhicule peu et ils ont certaines difficultés à capter l'attention au maximum. C'est sans doute lors des scènes de coups de bâton qu'ils y arrivent le mieux.

Les variantes demeurent minces, les couleurs différentes n'auront servi qu'à enjoliver la présentation: le bleu pour le couple romantique; le vert pour les pseudo-malins remplis de l'espoir de devenir célèbres, le rouge pour l'Arlequin paresseux et la Sméraldine meneuse de jeu. C'est d'ailleurs elle qui imagine une fausse fête dans le but de faire de son Arlequin un travailleur digne et honnête.

Les déguisements, au nombre de trois également dans une utilisation ternaire systématique, feront apparaître les Pantalón, Docteur et un invité inconnu dans une mise en scène de Pierre Curzi. Elle n'épargne ni les coups de pieds, ni les baffes, ni les tor-



dell'arte valable, il faut bien reconnaître que le spectacle qui en a résulté ne contient qu'un intérêt limité. Évidemment, à côté du superbe "Arlequin", il ne fait pas tout à fait le poids. Comme il ne s'adresse pas au même public, la comparaison ne s'impose pas.

## Quelques étoiles dans un ciel terne

Philip Glass: "North Star" — Au hasard d'une table tournante, d'une pile de disques abandonnés, il arrive parfois que l'on découvre la perle rare, celle que l'on cherchait depuis des siècles au milieu des rayons poussiéreux des marchands de disques. C'est sans doute ce qui est arrivé cette semaine avec Philip Glass. Son dernier disque intitulé "North Star" est une version réduite du spectacle qu'il a présenté dimanche dernier au Plateau. Initialement écrite pour un film sur un sculpteur, la musique de "North Star" suit la démarche minimaliste, soit le moins d'effets musicaux possible. Il n'y est pas question de récit narratif, ni de trame linéaire mais simplement de courtes pièces sonores très denses qui se répètent et décrivent un mouvement cyclique. Musique libre et fluide qui évolue en dehors du temps, elle perd la moitié de son ampleur lorsqu'on la retrouve figée sur un médium mais conserve néanmoins son harmonieuse simplicité. C'est sur disque qu'on apprécie l'accessibilité de Glass ainsi que son manque de prétention. Parmi la longue liste de musiciens contemporains, il est le seul à concilier l'esprit de recherche intellectuel avec le souci de rejoindre les gens et s'adressant à leurs sens et à leurs émotions. La caractéristique principale de sa musique est d'ailleurs qu'elle ne s'écoute pas mais qu'elle s'entend et s'expérimente selon un nouveau mode d'écoute où les réflexes habituels de mémoire et d'anticipation n'existent plus. Sa musique n'est ni aride, ni hermétique mais mobile et perméable alors que chacun peut y évoluer selon son propre rythme. Plusieurs groupes rock comme Tangerine Dream, Mike Oldfield et son fameux "Tubular Bells", Kraftwerk se sont inspirés de Glass sans pouvoir vraiment saisir l'essence extrêmement subtile de la démarche. A travers la répétition, Glass nous entraîne au coeur d'un beau voyage dans le temps et l'espace sans nous faire subir les retombées dangereuses d'un retour à la réalité trop brut.

entre deux cris, de communiquer une énergie intérieure plutôt dense. Enregistrée dans sa maison, au coeur de son théâtre imaginaire, la voix de Dufresne est plus souple, plus sensuelle; pour une fois on la sent moins dépendante d'effets et plus à la recherche du feeling. En somme, un disque supérieur aux autres mais qui aurait été mille fois plus efficace si Diane Dufresne avait osé carrément quitter ses deux Pygmalion pour voler de ses propres ailes.

Fabienne Thibeault: "La vie d'asthène" — Malgré un titre qui donne plutôt dans le jargon, la plupart des chansons sur le deuxième disque de Fabienne Thibeault sont écrites en un français impeccable et international. Peut-être est-ce le fruit d'un séjour en France et la découverte que le monde est vaste mais qu'il ne fera pas de détour pour comprendre. Peu importe puisqu'en français ou en jargon, la poésie de Thibeault reste la même, humble et à la hauteur des sentiments de tous les jours, le pauvre quotidien usé jusqu'aux coudes, la rue St-Denis et la bière sur la galerie. Le ton général du disque est mélancolique, doux-amer; des petites mélodies très simples agrémentées de quelques arrangements à la Richard Grégoire. On retrouve les mêmes musiciens que sur le premier disque mais cette fois-ci ils ont pris de l'assurance et leur présence se fait davantage sentir. Quant à la belle Fabienne, elle reste fidèle à elle-même, chante des chansons toujours aussi tristes avec sa voix fluide et flûtée. On pourrait facilement trouver le disque répétitif parce que les mêmes accords et lignes mélodiques reviennent aussi régulièrement que le ressac de la mer. A la longue on s'habitue, on se cale confortablement dans l'atmosphère, on laisse couler en soi la mélancolie des jours de pluie et des dimanches gris. Moins commercial que le pre-

mier disque "La vie d'asthène" est le résultat d'un effort d'approfondissement de la part de Thibeault. Reste qu'au bout d'un moment, la tristesse se transforme en complaisance; on cherche en vain ce brin d'humour qui ne vient pas, on a envie de dire à Fabienne Thibeault de se prendre moins au sérieux, de mettre un peu de soleil dans ce ciel terne et gris.

Emerson Lake & Palmer: "Works" — Le disque tant attendu d'Emerson Lake & Palmer est enfin arrivé après de longues agonies de la part des fans impatients. Intitulé "Works" et comprenant 4 plages, soit 2 disques, il faut au moins une bonne heure pour l'écouter. Chaque musicien dispose d'une plage entière pour faire valoir ses talents de musicien et de compositeur puis le groupe se retrouve en tant qu'entité sur le dernier côté. Une excellente idée qui cependant trahit les faiblesses de certains et met en évidence la force des autres. C'est en écoutant les pièces symphoniques du pianiste Keith Emerson que l'on se rend compte à quel point son apport est essentiel au groupe. Emerson est sans doute l'âme, celui qui alimente le feu sacré de l'imagination collective. Son "Piano Concerto No 1" exécuté en compagnie de l'Orchestre Philharmonique de Londres, rappelle à la fois Bartok et Ravel. Mêlant les influences classiques, rock et blues, il exploite les possibilités mélodiques de son piano jusqu'aux limites de l'impossible, nous offre une musique riche et dynamique. Après cette première plage essouffante, inutile de dire qu'il est difficile de revenir sur terre avec le guitariste Greg

Lake qui chante "Lend me your love tonight". La transition se fait avec certains accros puis l'équilibre revient parce que Lake conserve la dimension mélodique et européenne du groupe même lorsqu'il fait du rock. Plage trois, Carl Palmer, le batteur a décidé de nous en mettre plein la vue, s'amuse avec des extraits du grand Prokofiev, puis "L'Invention à deux voix en ré mineur" de Bach. L'intention est bonne mais le résultat est désastreux. Avec "L.A. Nights" et "New Orleans", ses propres compositions, il réintègre les rangs prudents du rock pesant et agressif. Rien de bien inspirant et beaucoup de tapage qui ne sert à rien sinon à semer la confusion. Le dernier côté qui se veut l'aboutissement des trois autres, rescapant les faiblesses de Palmer, nous replace dans la juste perspective et termine le disque en beauté. En somme, un disque intéressant qui fait bien ressortir la personnalité de chaque musicien et leur permet de s'exprimer pleinement. Works n'est certainement pas le meilleur disque du groupe mais il est une oeuvre valable en soi.

Léo Ferré: "Je te donne" — Qui aurait pu croire qu'un jour Léo Ferré, cet invincible anarchiste-nihiliste en viendrait à revendiquer l'amour et l'humanité au détriment de la révolution? Et pourtant son dernier disque "Je te donne" nous arrive comme un véritable cadeau du ciel et exprime bien la sérénité

d'un homme qui s'est battu toute sa vie et qui aujourd'hui peut enfin se tourner vers l'espoir et accepter les forces silencieuses de la vie. Un disque plein d'amour, un cri lancé avec passion à la vie et aux hommes. Sans abandonner le portrait d'une société détruite qu'il aime de tout son coeur, il continue à communiquer la magie d'une poésie imprégnée de tendresse et de profondeur. La révolte n'est plus la même, elle a fait place à la compassion et à l'amour de son prochain. Toutes les barrières qu'il s'est lui-même dressées, toutes les interdictions dont il s'est entouré ne comptent plus; la paternité longtemps rejetée, la parole méprisée, tout cela s'est transformé. Ferré a fait l'unité en lui, a trouvé le lien entre ses contradictions; est devenu autre dans le processus de la transition. Musicalement il pousse sa recherche plus loin qu'elle n'a jamais été alors que chaque pièce, "Je te donne", "La mort des loups", "Love", nous envahit d'une insurmontable émotion. Musique tendre et féroce, elle est issue d'un humanisme sublimé qui dépasse le simple romantisme pour s'inscrire dans l'éternité des temps. Ferré poète, visionnaire, homme de théâtre se livre complètement à son inspiration, à cette intuition d'homme en paix avec lui-même et avec l'univers. "Je te donne" est le merveilleux cadeau d'un homme dont la sérénité et la générosité ne peuvent que profondément nous bouleverser.

Diane Dufresne: "Maman si tu m'voyais" — Profitant de ce que le printemps fleurit partout, Diane Dufresne a décidé de venir nous séduire avec sa belle voix en forme de coeur, ses rêves d'Hollywood, ses mille et une nuits dans les airs. "Maman si tu m'voyais" son dernier disque est à la fois une déception et une révélation. Déception parce que Dufresne est encore entourée du duo Cousineau-Plamondon qui l'encrasse dans la médiocrité plastique et superficielle d'un monde super cool glorifiant le vedettariat outre mesure. Univers limité et limitant de vieux clichés qui viennent gracieusement se coller sur une musique luxueuse de super-marché. Malgré cela, deux chansons, notamment "Duodadieu", revu et adapté par Serge Fiori d'Harmonium ainsi que "La Vérité" dont les paroles ont été écrites par Maxime LeForestier, nous font tout à coup découvrir les grandes possibilités de la voix de Dufresne; une voix capable,

pour une mémorable soirée avant et après la place des arts

Le Piccolo

KISAN-FU

le Grilladin

passage souterrain reliant la place des arts et le métro

les restaurants et bars du COMPLEXE DESJARDINS

STATIONNEMENT INTERIEUR GRATUIT/après 6h00 p.m.

Du 16 mars au 20 mai

La Nouvelle Compagnie Théâtrale

Arlequin valet de deux maîtres de goldoni

Jean Besré

Yvan Canuel  
Edgard Fruiter  
Françoise Gratton  
Josée Labossière

Georges Carrère  
Benoît Girard  
Marcel Girard  
Jo Ann Quérel etc.

Mise en scène: Gilles Pelletier  
Décors et costumes: François Barbeau et Claude Pelletier  
Musique: Pierre Voyer

1200 Bleury — Renseignements — 866-1964

Un ONE MAN SHOW génial, un phénomène!

Raymond Bernatchez (Montreal-Matin)

La Coopérative du GRAND CIRQUE ORDINAIRE présente en collaboration avec SMC

RAYMOND CLOUTIER accompagné par NEBU

Le Groupe \$4.00

ven. sam. 1er et 2 avril

OUTREMONT 1248 Bernard 277-4145 277-2001

billets en vente au cinéma de MIDI à 22 heures

présente en reprise

JEAN-CLAUDE ÉLOY

"mon cher René, c'est à ton tour..."

14 et 15 avril à 8h30 16 av. à 7het 10h30

\$4.50 et \$5.

OUTREMONT 1248 Bernard 277-4145

Une production Beau Bec et Frank Furtado

Billets (s'agissent) en vente de midi à 10h00 au cinéma

SOCIÉTÉ DE MUSIQUE CONTEMPORAINE DU QUÉBEC

"SHĀNTI" DE JEAN-CLAUDE ÉLOY

(cent trente-cinq minutes de "musique de méditation" pour bande magnétique à quatre pistes)

(...) il faut fermer les yeux et écouter. A mon avis il n'est plus nécessaire de voir quelque chose ... dans cette œuvre là, les yeux n'ont besoin de rien (...)

STOCKHAUSEN lettre sur "shānti"

(...) de shānti, l'immense fresque électro-acoustique de J.C. Eloy, je dirai seulement qu'elle est de ces musiques de terre et de ciel, de ces chants d'évidence et de profondeur qui redonnent espoir (...)

M. FLEURET Le Nouvel Observateur

(...) cette grande œuvre confirme, après celles de Stockhausen et Pierre Henry, l'originalité absolue et la charge humaine que peut revêtir la musique électro-acoustique (...)

J. LONCHAMPT Le Monde

JEUDI 7 AVRIL 1977, à 20h00 précises

SALLE POLLACK 555, ouest rue Sherbrooke

attention: ce concert hors-série n'est pas inclus dans l'abonnement de saison

BILLET \$4. en vente au guichet de la salle (vend. au vendredi) ETUDIANTS \$2. et à l'Alternatif (de 12h à 14h)

RENSEIGNEMENTS & RÉSERVATIONS : 739-5329

Jean-Claude Eloy sera l'invité de Maryvonne Kendergi aux "musialogues" de la faculté de musique de l'Université de Montréal et traitera de "l'orientalisation de la musique nouvelle"

MARDI 5 AVRIL, 20h salle 1020 2375, côte Ste-Catherine

entrée libre